

la manufacture de livres

**L'affaire
Balzac**
HERVÉ JUBERT

L'AFFAIRE BALZAC

Ou comment l'auteur (Moi-même)
et Honoré de Balzac
résolurent le crime
de la Callaure de la Calquièrre

L'AFFAIRE BALZAC

Ou comment l'auteur (Moi-même)
et Honoré de Balzac
résolurent le crime
de la Callaure de la Calquièrre

Occitanie Livre & Lecture a accompagné l'auteur de cet ouvrage
par une bourse d'écriture
(financement Région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée,
DRAC Occitanie).

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-205-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous les entrepreneurs du boulevard du Crime vous diront que l'attente est un composant essentiel à la réussite d'un spectacle. La salle se remplit du parterre au paradis. Le public trouve ses marques, échange quelques potins puis, fatalement, trépigne. Des « ouh ouh ! » sont lancés vers la scène. On tape des pieds, on jure et on appelle. Soudain des mouvements font onduler le rideau. Fausse alerte. Mais l'attente s'est transformée en désir. On veut voir les acteurs, la pièce, les phénomènes comme on aimerait voir un miracle lorsqu'on entre dans une église. Ce n'est pas seulement le fait d'avoir payé. C'est devenu vital. Et l'on n'est plus un, mais multiple. La salle, le groupe soudé sur un bout de trottoir face au castelet, forme un corps uni comme ces nuées d'étourneaux qui quittent le ciel de France courant novembre et que la valse d'un prédateur suffit à transformer en enchaînement de figures fantastiques.

Enfin, les trois coups sont donnés par le brigadier. Le rideau grimpe dans les cintres. Les spectateurs basculent dans un autre monde.

16 août 1819. Nous attendions, Balzac et moi. Nous étions loin de nos terres parisiennes, à Albi, dans le département du Tarn.

Les traits du soleil, au zénith, s'abattaient sur nos crânes décha-peautés comme les foudres de la sentence divine. Pas étonnant que les religions monothéistes soient des religions du désert. L'œil de feu vous voit partout et il n'est nul endroit où se cacher.

Nous attendions depuis bientôt deux heures. Au cœur de la foule impatiente. En guise de scène : une estrade dressée au centre de cette place et ceinte de bicoques en bordure de l'ancienne ville cathare. Sur l'estrade : une guillotine.

J'avais déjà assisté à deux exécutions capitales à Paris. Je dois vous avouer que je louai même une fenêtre pour la seconde afin de m'attirer les faveurs d'une demoiselle. Mais la situation, en ce jour d'été, était tout autre. L'homme qui allait être exécuté était un des oncles de Balzac. Nous avions tenté de le sauver. Nous avions échoué, comme vous pouvez vous en douter.

La nature a eu la faveur de me doter d'une grande taille. Je surplombais la populace. Je repérai un marchand de vins de Gaillac qui faisait ses affaires en vendant, au verre, une cuvée dite de l'étrangleur. Un loupiot explorait les poches des spectateurs. Des amateurs de sensations fortes attendaient, face à la guillotine, que le sang humain les éclabousse. Des vagues d'impatience ou d'effroi lorsqu'un hennissement se faisait entendre – non, ce n'était pas un gendarme – mouvaient cette foule, tel un monstrueux silure soulève la surface d'une rivière.

Nous, les Parisiens, restions stoïques. Balzac était ailleurs, intérieur. Je savais ses yeux tournés vers les abîmes que nous avions sondés ces derniers mois, ensemble. Et je sentais, comme lui, le goût amer de la défaite dans ma bouche.

Pourquoi vous raconter cette histoire ? Parce que Balzac ne l'a pas fait. Parce qu'elle mérite d'être racontée avec le mince talent qui est le mien. Et si le destin de ce manuscrit est de disparaître,

ma foi, j'aurai la satisfaction d'être allé au bout de ce labeur et je mourrai avec le sentiment du devoir accompli.

Mais revenons à Albi en ce jour d'été. Balzac avait vingt ans. Moi cinq de plus. Il faisait une chaleur d'enfer et nous aurions dû nous rafraîchir dans quelque rivière en compagnie de charmantes ondines, les bouteilles bouchonnant dans l'eau fraîche. Au lieu de quoi, nous attendions que commence la pièce en un acte la plus courte qu'un dramaturge ait jamais écrite.

– Le voilà, dis-je.

Louis Balssa dit le Prince approchait, debout à l'avant d'une charrette, un gendarme à sa gauche, le prêtre et un second gendarme derrière. Le bourreau, reconnaissable à sa redingote pourpre et à son tricorne déformé, grimpa sur l'estrade et pressa l'aide qui graissait les rainures de la guillotine avec une bougie. Cela avait un je-ne-sais-quoi de burlesque, mais il suffisait de revenir au visage du condamné pour saisir toute l'horreur de la scène.

Ses cheveux avaient été coupés à la diable, son col de chemise échancré. Les mains liées dans le dos, il regardait droit devant lui. Peut-être revoyait-il ce soir fatal de juillet 1818 ? Peut-être pensait-il à Cécile Soulié ? Une chose est sûre : la foule le huait. Elle se montrait dans ce qu'elle a de plus sauvage.

Louis Balssa souffrirait-il ? Comme l'affirmait le docteur Guillotin devant les commanditaires de sa machine infernale, le supplicié ne sentira qu'une « légère fraîcheur sur la nuque ». D'éminents physiologistes ont rappelé qu'un membre vit près d'un quart d'heure après son amputation. Les irritations de Galvani le prouvent. L'empereur Commode ne faisait-il pas couper la tête aux autruches, dans son cirque, et ne continuaient-elles pas à courir ?

Louis Balssa était descendu de la charrette. Le prêtre lui glissa quelques mots à l'oreille et lui fit embrasser un crucifix.

La foule s'était calmée pour ne pas en perdre une miette. Les gémissements d'un condamné valent de l'or. Balzac, à côté de moi, suivait tout cela de son regard acéré.

Balssa grimpa sur l'estrade. Le silence s'épaissit. Cinq mille paires d'yeux étaient fixées sur celui qui allait nous précéder dans l'autre monde parce qu'il avait été déclaré coupable. Coupable d'avoir étranglé Cécile Soulié. Coupable alors qu'il était innocent.

Tout à coup, l'expression de Louis Balssa changea. Il venait de repérer quelqu'un dans la foule. La haine déformait son visage.

– L'assassin, souffla Honoré. L'assassin de Cécile ! Il le voit !

Balzac tenta de s'approcher de l'échafaud distant de près de cent mètres, jouant des coudes, des genoux et du ventre pour se frayer un chemin dans la foule. Je restais immobile. Je savais qu'il était trop tard. Et le bourreau connaissait son office.

Il saisit Balssa par les épaules. Il l'attacha sur la planche avec les lanières de cuir, la fit basculer. La lunette emprisonna le cou de Balssa. Le triangle d'acier glissa entre les montants de bois rouge... Le bruit du couperet, le cri unanime de la foule, le croassement du corbeau qui se posa sur la guillotine... J'en frémis encore.

Piètre façon que de commencer par la fin. Revenons donc six mois avant cet épisode tragique et transportons-nous à Paris, au sortir de l'hiver.

I

Cette année-là, le marronnier du vingt mars ouvrit ses feuilles le dix-sept. Les petites boutiques apparurent plus tôt que prévu sur les trottoirs. Les tondeurs de chiens se remirent au travail à l'ombre des arches du Pont-Neuf à la fin d'un hiver qui avait été particulièrement doux.

Paris présentait encore la physionomie qu'Hausmann a tout fait pour détruire. Tours médiévales, marchés ressemblant à des bazars orientaux, égouts à ciel ouvert, cris à toute heure du jour et de la nuit... Nous sortions des folies napoléoniennes qui étaient elles-mêmes sorties de la démence révolutionnaire. Tous ceux qui, comme moi, âgés de plus ou moins vingt-cinq ans, avaient vu le jour dans ce chaudron aussi fascinant que repoussant, partageaient l'envie légitime de profiter de l'existence à tout prix, cette envie étant alimentée par le constat, sain au demeurant, que rien ici-bas ne perdure.

Énergie et constat que je partagerais sous peu et pour de longues années avec Balzac dont, en cette nuit de mars 1818, j'allais faire la connaissance.

Avant de venir au grand homme, un mot sur l'humble rapporteur des faits qui vont vous être narrés. Mon nom n'a

aucune espèce d'importance et je me bornerai, lorsque les conventions du dialogue m'y forceront, à me désigner sous le nom de *Moi-même*, sobriquet dont Balzac m'affubla dès qu'il me prit à son service. Ma condition ? Jouisseur. Au-jour-le-jourier, comme m'appela plaisamment une maîtresse mienne qui aimait la fessée, adepte des matinées grasses et des marrons glacés.

Sans maille et sans rente, orphelin à sept ans, fuyard d'une manufacture de glaces de la rue Saint-Antoine à treize, enchaînant les petits emplois (hurleur d'arracheur de dents, racoleur pour un théâtre de marionnettes, désosseur aux Halles, cureur sur la Bièvre) sans jamais sombrer dans le crime mais m'en rapprochant inexorablement.

Une stupide tentative de démonstration de bonneteau opérée dans une encoignure de la rue du Fouarre me jeta dans les bras de la rousse puis au violon. Un mal pour un bien. J'étais de toute façon très mauvais manipulateur et les Grecs du Quartier latin me seraient tombés sur le râble pour m'ôter l'envie de pratiquer cette industrie vieille comme Melchisédech.

J'avais alors dix-huit ans et, depuis ma cellule de la Conciergerie, je voyais clairement les deux routes qui s'offriraient à moi, une fois dehors. Celle de droite, infiniment plus contraignante mais plus sûre pour celui qui compte goûter aux joies que l'existence lui réserve, et celle de gauche, la sinistre...

Je crois assez peu à l'immanence, plutôt à la chance. Et j'eus celle de partager les puces de l'Administration avec le père Béquille, qui avait perdu une jambe, un bras et un œil à la bataille de la Bérézina. Ses lacunes se situaient du même côté, s'amusait-il à souligner. Une farce l'avait mené en cellule, une farce qui consistait à coller sa moitié diminuée à un mur fraîchement monté et à gueuler comme un putois qu'on l'avait maçonné, comme un marabout ayant fait un vœu au retour de La Mecque.

Le père Béquille était un farceur, un narrateur hors pair, et une source de renseignements inépuisable. Je lui dois tout. Car c'est lui qui me sauva de la voie m'apparaissant alors la plus avantageuse, la route impériale des sirènes du crime empruntée par les fainéants lassés de recevoir des coups et se jugeant en position, désormais, d'en distribuer.

Le père Béquille savait lire. Mais un seul livre, qu'il gardait toujours sur lui, les pages cousues au revers de son habit informe. Il portait l'annuaire des mendiants comme une seconde peau, cet almanach de la sébile tendue qui existe encore aujourd'hui et que l'on appelle désormais, d'après ce que je sais, le grand jeu ou le petit jeu, selon la qualité des renseignements qui le constituent.

Pour la Béquille, c'était juste l'annuaire. On le vendait deux sous à tout nouveau mendiant débarqué de la province. L'annuaire recensait les adresses des bons et des mauvais samaritains, rue par rue, porte à porte. Grâce à ce guide, la générosité était comme une enseigne lumineuse accrochée sur les demeures des gens charitables. Avec mon doux visage – je suis plutôt réussi dans le genre imberbe et angélique – et mes bonnes manières, il fallait que je sois maudit pour ne pas trouver une place dans une maison honnête.

Je notai donc des adresses, embrassai le père Béquille qui restait encore un peu (nous étions au mois de décembre et l'Administration, qui l'aimait bien, lui faisait une fleur en le gardant) et partis par les rues à la recherche de Cythère. Après avoir été refoulé deux fois, et sans pincettes, n'en déplaise à l'annuaire, je fus accueilli dans les communs d'une demeure cossue, près de l'église de la Madeleine, devant une tasse de chocolat chaud. Je sus très vite que j'avais touché le gros lot.

Le père Dupertoy n'avait pas fait la Bérézina. Il possédait tous ses membres, un esprit vif et une langue habile. J'avais affaire à

un bonimenteur de grand talent dans son genre. En découvrant la profession de mon hôte lorsqu'il s'enquit de l'identité de ce jeune homme affamé et grelottant qui venait chercher un peu de réconfort dans son foyer, je vis toute l'ironie de ma situation. J'étais *tombé* (un grand mot pour un aussi petit malfaiteur) en voulant jongler avec une muscade. Le père Dupertoy était monté dans la société pour atteindre le seuil du pouvoir royal en usant simplement de la parole. Depuis sa chaire, comme Bourdaloue en son temps, il prédisait le pire et promettait le meilleur lors de sermons dont le débit, lent, noble, emporté, impétueux, subjuguait l'assistance à un point qui m'a toujours laissé pantois. Dans le privé, Joachim Dupertoy était rabougri, mesquin, obsédé par la rédemption (une des raisons pour lesquelles il a fait de moi son protégé), le visage parcouru de tics... En chaire, il se transfigurait. Le pigeon chétif et déplumé se transformait en aigle. Et les courtisanes buvaient ses paroles en tremblant.

Abandonnons le père Dupertoy à cette nouvelle énigme du magnétisme et soulignons le fait que je passai trois années dans ce havre à apprendre à lire (ce qui ouvrira, sans conteste, les portes du paradis à mon protégé ; et si elles restent fermées je les enfonceai pour lui), me bourrer le crâne de notions étendues et dépareillées (la bibliothèque de mon protecteur, encyclopédique, confinait parfois à l'absurde) et à me remplir la panse en échange d'un emploi de palefrenier qui se transforma vite en celui de secrétaire.

Les meilleures choses ont une fin, a dit le prophète. Et je sus très vite que cette maison ne serait qu'une étape, un nœud doré sur le fil de mon existence. J'aurais pu partir. Je préférais être chassé. Et pour défaire ce nœud, un prétexte mignon frappa l'huis comme je l'avais frappé. Il avait des pieds charmants, des yeux à damner un saint du firmament, seize ans révolus

et l'innocence la plus feinte qu'il m'ait été donné de voir en ce bas monde.

Marguerite, nièce du père Dupertoy, venait du Vendômois tenter l'aventure à Paris. Garçons de ferme, cousins, fils de jardiniers, lui avaient déjà tout appris. Je lui révélai encore quelques détails. Mais si petits. Je me croyais loup. J'étais agneau. Nos étreintes resteront à jamais imprimées dans chaque molécule de mon corps... comme la malédiction adressée par le père Dupertoy lorsqu'il me jeta dehors... comme le sourire peiné dont Marguerite me gratifia avant que la porte se ferme.

Deux années d'errance s'ensuivirent. Je trouvai ma voie comme serviteur, belle et invisible profession, puissante par certains aspects, parfaite pour pratiquer l'ironie en toute quiétude. Je servis par périodes de trois et six mois, les maîtres me chassant le plus souvent pour impertinence. En réalité, je développais un mal qui s'était révélé chez mon premier protecteur et me tourmente encore parfois : la mélancolie. Et en cette soirée de mars 1819, la petite voix dans mon crâne insistait sur le thème du *Il est temps d'en finir*.

Je n'ai jamais obéi à cette injonction sans opérer, auparavant, une vérification. Lorsque la bile noire commande mes gestes, je joue mon propre médocastre. Je me soumetts à un examen qui a fait ses preuves dans le cours de mon existence et toujours provoqué en moi un salutaire mouvement de rebond.

La procédure pourrait tenir sur une étiquette de flacon d'opiacé : mets-toi en danger tout en conservant une sortie de secours... et avise. Si je suis bon pour le grand saut, je serai massacré. Dans le cas contraire, je sortirai du pétrin dans lequel je me suis fourré. Et j'en sortirai requinqué... jusqu'à la prochaine crise.

Je soupçonne le père Dupertoy de m'avoir soufflé cette méthode alors que je rédigeais l'un de ses sermons. Lors d'une longue

veillée où je tenais la plume, déprimé mais faisant bonne figure, il avait été question de tendre la joue gauche, de brebis égarée, de trouver son chemin de Damas. Une fois les chandelles mouchées, je ne suis pas allé me coucher. Je suis monté dans la chambre de Marguerite pour lui présenter mes hommages. Je savais comment cela finirait.

Revenons à cette nuit de mars et à ma méthode. Nous étions en période de bals. Je choisis celui des chiffonniers.

Par certains côtés, les chiffonniers ressemblent aux Égyptiens. Ils vivent dans des cités sordides, ils exercent un métier peu reluisant, mais certaines familles (car, dans ce milieu, tout tourne autour des familles) sont assises sur de véritables fortunes. Comme les zingari, ils ont un roi, ils aiment chanter et danser, et ils montrent un sens de l'honneur particulièrement affûté.

Le bal se tenait dans ce qui restait de l'ancien jardin des filles Saint-Magloire, au bout de l'impasse de Venise qui, depuis, a été recouverte par le boulevard de Strasbourg. On peut se faire une idée de l'état de délabrement de ce quartier en empruntant le passage du Caire. Façades lépreuses. Fenêtres aveugles. Rats impassibles. Odeurs d'urine. Une sorte de boue immonde datant de Charles le Chauve dans laquelle vos pieds s'enfoncent jusqu'à la rotule. Une lampe à huile, tous les deux mètres, traçant un chemin en pointillé dans des ténèbres pleines de menaces. Il fallait être désespéré pour remonter cette impasse. Ou bien informé. Car les chiffonniers savaient vivre. Et les jardins offraient le plus charmant spectacle.

Des lampions avaient été accrochés dans les branches des arbres chétifs. Les familles étaient réunies autour de grandes tables. Des couples dansaient sur un plancher, devant une scène sur laquelle se produisait un orchestre pittoresque et entraînant.

En tout cas, le rythme était maintenu. Point de cerbère pour empêcher les étrangers, comme moi, de pénétrer dans cette fête privée.

D'un tonneau de bon vin de Bourgogne, on me remplit un verre. J'y trempai à peine mes lèvres – je voulais garder toute ma tête – et me mis à déambuler entre les tables et en bord de scène, prenant la mesure du jardin, cherchant le moyen de fuir le moment venu. Je venais de repérer le roi, patriarche bonhomme qui pousserait la chansonnette vers minuit lorsqu'une beauté brune, haute comme trois pommes à genoux, me fit le coup du :

– Oh ! Ce que je suis maladroite tout de même !

Après avoir renversé la moitié de son verre sur un gilet brodé qui m'avait coûté deux semaines de gages.

– Incontestablement charmante, fut ma réponse. Et tout excusée... si vous m'offrez la prochaine danse.

Celle dont je ne sus jamais le prénom m'entraîna illico sur la piste dans un cotillon improvisé. Je manquais certaines figures. J'écrasais quelques pieds. Je dégageais autour de moi des ondes de mauvais augure. Les couples de chiffonniers qui nous frôlaient commençaient à me regarder d'un drôle d'œil. Ma partenaire s'en fichait. Mieux, ça l'incitait à montrer plus d'énergie dans sa danse avec l'étranger.

– Spéculateur.

– Plaît-il ?

– Vous êtes un spéculateur, affirma la donzelle. Un de ces types qui font et défont les fortunes à la Bourse. Vous avez votre hôtel particulier, votre équipage et vous fuyez les salons mondains.

Une figure de huit me fit contourner un couple qui essayait d'attraper notre conversation au vol.

– Vous n'y êtes pas.

– Qui êtes-vous alors, monsieur Mystère ?

La danse parut se ralentir et un cercle se forma autour de nous. Je survolais mes dernières semaines d'existence, la saveur insipide qui avait pris possession de tout mon être. Je sentis ce frisson électrique, désiré, réveiller mes terminaisons alanguies... Ma mue mélancolique était en cours. Un silence stupéfiant, que je remarquai au tout dernier moment, l'orchestre s'étant aussi arrêté de jouer, accueillit ma réponse, lancée fort pour que les deux cents chiffonniers entendent :

– Je travaille pour Lachaume, le parfumeur. (Le nom était assez connu pour m'éviter de donner l'adresse.) Il m'a donné pour mission de venir vous renifler et trouver un remède à l'abominable puanteur qui accompagne votre profession.

Tout était faux, archifaux, et tellement énorme que la première réaction fut un rire, celui du roi. Imité par une, puis dix, puis cent gorges. Ma cavalière, peinée, se détourna du suicidaire. Les rires cessèrent d'un coup. Je vis, là-bas, la porte sur l'impasse se fermer. Un poing tenta d'atteindre ma tempe gauche.

Je suis plutôt joli garçon, vous dis-je, et j'ai su le rester car je suis doué, depuis mon plus jeune âge, de qualités combatives. Hormis les situations de danger dans lesquelles je me suis engagé volontairement, comme celle-ci, il en fut d'autres – traquenards, mauvaises rencontres, paiements en souffrance – qui m'ont permis de comprendre les maîtres mots du combat à mains nues : vitesse et imagination. Sans compter mes six pieds cinq pouces qui me procurent un certain avantage.

Le poing qui fonçait vers ma tempe appartenait à un bras que je saisis à deux mains, retournai en équerre, et brisai. En trois bonds, j'étais sur le comptoir. J'évitai une chaise qui volait vers moi, adressai une savate à un serveur, poussai du pied le tonneau de bourgogne qui explosa devant mes assaillants, mêlée vengeresse et désorganisée. Vingt secondes plus tard, j'avais sauté le

muret, traversé une courette, remonté un couloir, débouché dans une rue pavée et m'éloignai à toutes jambes du jardin d'où venaient cris et jurons à faire rougir une maquerelle. Pour ma part, je volais. Cette commotion que je m'étais infligée m'avait galvanisé. J'étais vivant et sérieusement pressé d'en découdre.

J'étais loin de me douter à quel point ce souhait allait être exaucé dans les semaines à venir.

Mes pas me portèrent au Palais-Royal qui avait alors peu de points communs – sinon l'architecture – avec la promenade paisible que nous connaissons aujourd'hui. C'était, en plein cœur de Paris, ce que nous pourrions appeler un eldorado du vice, un roman vivant qui n'aurait pu passer la censure. À la place de l'actuelle galerie d'Orléans, vous aviez ce que nous appelions le camp des Tartares, succession de boutiques volantes de marchandes de mode et de libraires. Ce corridor de prime abord innocent vous menait aux deux pointes d'un fer à cheval de cent quatre-vingts arcades – ou *Cent quatre-vingts façons de perdre la bourse et la raison*, aurait pu titrer un émule de Dante.

Le Caveau du Sauvage, dans lequel on descendait rue de Beaujolais, retenait un orang-outang ou un homme déguisé en grand singe. Le café Lemblin servait de soupière à duellistes. Royalistes et bonapartistes s'y jetaient des défis muets avant de saisir les épées cachées sous le comptoir et d'aller crever les abcès politiques sous une arcade au quinquet opportunément mouché. Les épées revenaient souvent teintées de sang.

Les bacchantes, descendues de leurs balcons, tentaient de vous abrutir à coups de décolletés, de lamés d'or et d'argent, de fragrances étourdissantes. On les appelait demi-castors dans les galeries de bois, castors dans celles de pierre, castors fins au bal des pince-culs.

Un coup de feu faisait parfois sursauter la foule. Puis le travail des vendeurs de mouchoirs, de portefeuilles et de canifs reprenait. Les Aspasies vous attrapaient le bras. Les bonimenteurs vous vendaient quelque prodigieuse substance (certaines ayant été conçues par des mages hindous pour allumer les flammes du désir... En était-il besoin en ce lieu digne de Sardanapale ?). Les prêcheurs vous faisaient de grands signes pour vous faire entrer dans leur boutique et vous envoyer dans les étages des galeries où les cercles de jeux illuminaient les fenêtres.

La récupération de mon précieux instinct de conservation ne me mettait pas en position de faiblesse. Je n'avais besoin ni de boire ni de forniquer ni de perdre les quelques pièces qui alourdissaient mes poches. J'étais à l'écoute de ce monde qui me paraissait neuf (que j'avais pourtant déjà fréquenté), observateur, au spectacle, partie intégrante du spectacle. Comme ces nobles qui s'asseyaient autrefois sur les côtés de la scène, acteurs parmi les acteurs.

C'est après avoir fait le tour de la ménagerie humaine, en revenant dans le camp des Tartares, que je le remarquai pour la première fois. Il n'était pas grand, dans les cinq pieds, jaugeai-je du premier coup d'œil. Il avait les cheveux longs, noirs et luisants. Les traits tirés mais les joues rouges. Une structure corporelle qui l'amènerait à un embonpoint dont on percevait déjà les prémices. Ce jeune homme avec sa redingote marron qui ressemblait à une robe de chambre et sa casquette de marin d'eau douce était le prototype parfait du romantique en perdition. Il venait de confier un volume à un libraire qui lui remit une pièce d'un franc. Puis le vendeur se fondit dans la foule.

Porter un livre au libraire, c'est mettre un enfant au tour ! pensai-je. J'aurais pu abandonner ce futur damné à sa déchéance. Pourtant, je le suivis. Pourquoi ? Les Muses devaient être du soir. Et elles me chuchotèrent en alexandrins de suivre celui qui

coucherait *La Comédie humaine* sur le papier et ferait de beaux enfants à l'imagination. Le suivre et le protéger. Ce que je me suis attaché à faire, dans la mesure du possible, jusqu'à sa mort. Et ce ne fut pas chose aisée, croyez-moi. Notamment avec les huissiers qui nous donnèrent du fil à retordre.

Je le repérai, de loin, au milieu du jardin et m'adossai contre un pilier cannelé pour l'observer. Il scrutait les façades, au niveau du premier étage. Ce jeune type désargenté qui venait de se défaire d'une édition ancienne courait après l'argent. Il était venu jouer son franc pour, nouveau Midas, le transformer en or. Je pariais plutôt sur du plomb.

– Si on allait au Neuf-douze ? me mis-je à commenter. On se contentera d'une partie de trictrac, d'un billard et d'un bol de punch. (Mon inconnu fit volte-face, dédaignant la galerie Montpensier.) On préfère le Cent soixante-quatre ? Attention. Ici c'est biribi, passe-dix, trente-et-quarante. (Un léger décalage sur la gauche nous donna la destination finale.) Ce sera donc le Cent treize ? À Dieu nous plaise. On peut y jouer pour quarante sous et les fortunes s'y font et défont comme les trames vitales sous les aiguilles de Lachésis.

Balzac se glissa sous l'arcade numéro cent treize avec l'agilité d'un piéton traversant le carrefour des écrasés. Je le suivis sans me poser de questions. Deux bouledogues gardaient l'escalier, un en haut un en bas, qui menait au vestiaire. Je m'étais rendu tête nue au bal des chiffonniers. J'attendis donc que mon sujet d'étude ait déposé sa casquette contre un sou, pour lui emboîter le pas dans la salle de jeux proprement dite.

Atmosphère enfumée et suffocante ; papiers huilés sur les murs dégoulinant de sueur et de graisse ; physionomies exclusivement masculines errant, sans but, dans cet endroit de perte ; mines fermées sur la bille ou la carte retournée et, le plus souvent,

s'effondrant au vu du résultat. Un professeur de jeux m'aborda après avoir tenté d'approcher mon remorqueur. Je l'écartai. Je commençais à regretter d'être monté ici. Vieux reste de Dupertoy, la fascination pour l'argent facile m'a toujours mis mal à l'aise.

Heureusement, Balzac savait ce qu'il voulait. Il traversa les deux premiers salons pour gagner celui où les joueurs se serraient autour de ce qu'on appelle le moulin parisien.

D'accord, me dis-je. J'ai compris. Si je le suis c'est parce qu'il est suicidaire comme je l'étais il n'y a pas une heure. Voyons ce que l'avenir lui réserve.

Le moulin parisien obéissait au principe de la roulette telle qu'on l'a connue trente ans plus tard, en plus simple. Au centre d'une table tendue d'andrinople, un cercle de six cases – rouges, noires et des cases intermédiaires plus étroites ornées de figures et appelées charlots – et une aiguille mobile. À côté, une table avec les mises par couleur. Le banquier fait tourner l'aiguille qui, généralement, s'arrête sur le cercle choisi par un compère grâce à des tringles cachées sous la table. Des compères, j'en avais repéré deux, bien vêtus, accotés au mur, prêts à plumer cette fournée de pigeons avant que se présente la suivante.

– Allons messieurs ! Faites vos mises ! Qui veut la rouge ? Qui veut la noire ? Les charlots sont pour le banquier !

Balzac était arrivé trop tard pour miser. Le banquier lança l'aiguille qui s'arrêta sur un charlot. Aucune révolte dans l'assistance. Les mises retombèrent illico sur le tapis. Des deux, quatre et cinq sous. Pas plus. Les compères changèrent de pied mais s'immobilisèrent lorsque le nouveau venu posa sa pièce sur une partie rouge.

À quelques murs et salons d'ici, on pariait du vingt francs par minute. Ce que, peu ou prou, gagnait un ouvrier par semaine. Mais nous n'étions pas dans le même monde. Et la mise avait

allumé une lueur de défi dans les yeux de tous les joueurs. Si ce franc gagnait, le banquier aurait à donner dix fois cette somme au miseur. Et quelque part, les autres, les perdants, auraient aussi gagné.

Sûr de lui, le banquier lança la formule :

– Faites vos mises !

L'aiguille tourna. Balzac, parfaitement immobile, serein, l'esprit apparemment perdu dans quelque tragédie à écrire, ne la regardait pas.

Un « oh ! » impressionné souleva les poitrines. L'aiguille était tombée sur sa case.

Compères et banquiers se consultèrent rapidement. Un coup du sort. Une tringle qui n'avait pas assez de jeu. Dix francs furent donnés à Balzac avec les félicitations de la maison. Il les misa derechef sur le même numéro et se statufia, tel un empereur planifiant une conquête.

Un compère quitta la salle alors que l'autre restait. Le banquier, circonspect, annonça :

– Les jeux sont faits !

Son aiguille s'arrêta sur la même case.

Les onze francs venaient de se transformer en cent dix. Je sentis la sueur couler le long de mes flancs. Et je n'étais pas le seul. Le premier compère revint, bredouille. Le patron de la salle de jeux n'était pas là, sans doute dans les bras d'une amazone. Le banquier ouvrit la bouche dans l'intention évidente de clore la partie. Balzac avait déjà déposé l'intégralité de ses gains sur la même case. Les autres joueurs firent pareil alors que des têtes curieuses nous lorgnaient depuis les autres salons.

– Tu vas nous tourner cette aiguille ou on te récure le fondement avec ? proposa ce que je supposais être un fumiste prêt à joindre le geste à la parole.

Le banquier lança sa maudite aiguille pour la troisième fois et, pour la troisième fois, sur la maudite case, elle s'arrêta. Le silence qui s'installa alors fut sensiblement le même que celui du bal des chiffonniers après ma répartie charmante. Un silence d'avant séisme, d'ouragan ou d'explosion volcanique. Si le banquier ne payait pas (et il poussait discrètement du pied la porte du coffre derrière lui pour le refermer), les coups allaient pleuvoir dru et fort.

Heureusement, le directeur du Cent treize, petit homme vif aux iris comme des punaises, surgit dans le salon et analysa le péril dans lequel cette situation mettait son établissement. Une rixe et ce serait la fermeture. Ce joueur inconnu avait un truc. La meilleure chose à faire : le payer, le faire sortir et récupérer l'argent à l'extérieur.

Un sourire sépara son visage en deux. Il prit les mains de Balzac, les serra, le félicita chaleureusement et lui remit en personne les mille et cent francs de gains qu'il avait amassés en cinq minutes de jeu. D'un geste, il signifia au banquier de régler les autres joueurs puis de fermer le salon. Il raccompagna Balzac jusqu'à la sortie, entre une double rangée de parieurs curieux. Il descendit l'escalier à ses côtés, une main sur son épaule – je m'empressai de récupérer la casquette de marine que Balzac avait oubliée – et lui souhaita de profiter au mieux de sa petite fortune avant de retourner dans son repaire, sans doute pour donner ses ordres à ses troupes.

– Incroyable, fis-je en débouchant à mon tour dans la galerie. Tout simplement incroyable.

Mais où était mon énergumène à la main d'or ? Je retournai dans la galerie de bois et le repérai, en conversation avec le libraire. Il venait de lui racheter le livre de prix vendu tantôt – au double, j'imagine – et en étudiait un autre. Je me glissai à côté

de lui et me raclai la gorge pour signifier ma présence. Il se tourna vers moi.

– Oui ?

– Vous avez oublié ceci.

Je lui tendis sa casquette.

– Merci. (Il la vissa de guingois sur son crâne et me montra les livres qu'il tenait à la main.) Le Pétrarque de mon père. Je suis bien content de le récupérer. Et le dernier roman de Walter Scott. Quelle aubaine ! (Il s'intéressa de nouveau à moi.) Honoré Balzac. Écrivain.

Je lui livrai mon patronyme et ma dernière activité, soit serviteur.

Il jaugea ma taille – je le dépassais d'une bonne tête – et ma chevelure ébouriffée. Il rit – plutôt, il émit ce « ah ! » qui lui était propre –, paya le libraire, et se tourna vers une autre vitrine de livres, attiré par les reliures.

Ce type avait plus de mille francs dans la poche. Nous étions au beau milieu du camp des Tartares. Les hommes de main du Cent treize n'allaient pas tarder à lui tomber dessus. Et il feuilletait des romans à la mode ?!

– Si je peux me permettre, ils ne vous laisseront quitter le Palais-Royal que moribond et les poches allégées.

Balzac, à vingt ans, se nourrissait de notions héroïques et chevaleresques. Il ne lui serait pas venu à l'idée que le camp adverse pouvait ne pas apprécier le tour qu'il venait de lui jouer.

– Vous croyez ?

– J'en mettrais ma main à couper. D'ailleurs... (j'indiquai l'entrée de la salle de jeux à cinquante mètres, d'un mouvement de tête, d'où les compères sortaient ainsi que les bouledogues) l'hallali est lancé.

Balzac eut l'air d'apprécier la formule et m'étudia avec respect.

– Vous ne vous exprimez pas comme un serviteur.

– Par contre, vous, vous avez tout de l'écrivain. Suivez-moi.

Je vais vous sortir de là.

Hélas, nous avions trop tardé. Les molosses nous coupaient la route et ils ne se privèrent pas de nous encercler près d'une marchande de nouveautés qui se hâta de fermer ses volets en sentant l'orage approcher. Un des compères s'adressa à mon écrivain :

– Tu rends les sous gentiment et on oublie tout.

– Ça nous évitera de te chatouiller les côtes, renchérit l'autre en montrant, dans sa paume, un couteau-poignard.

– Un accident est si vite arrivé.

Toute personne normalement constituée face à quatre brutes armées aurait eu peur ou fait un geste inconsidéré. Balzac, superbe, leur lança :

– *Decet imperatorem stantem mori.*

Et il se mit en position, ses livres serrés sous le bras, les poings fermés, prêt à administrer une correction aux quatre bahuts normands sur pattes, véritable concours d'expressions stupides.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Un empereur doit mourir debout, traduisis-je, m'attirant un nouveau haussement de sourcils de la part du mort en sursis.

Les autres firent mine de me découvrir.

– C'est qui celui-là ? Sa nounou ?

Je n'aurais eu affaire qu'à deux adversaires, ils auraient adopté un autre ton. Là, j'étais en minorité. Je vais quand même distribuer quelques horions, me réconfortai-je.

– Vous inquiétez pas, on va ramener bébé à la maison.

Le compère prit Balzac par la main, faisant tomber les livres par terre. L'écrivain vit rouge. Son pied partit dans l'entrejambe

du gonze qui se plia en deux en lâchant une expression impossible à retranscrire ici. J'allais suivre son exemple lorsque le cri de « Le voilà ! » parvint à nos oreilles.

Les chiffonniers. Ils étaient une dizaine. Ils m'avaient retrouvé. Ils couraient vers nous. Vers moi pour être plus précis.

– Qui a invité ces pékins à la fête ? se demanda le bouledogue qui avait le plus d'esprit.

Dans quelques secondes, cette portion du Palais-Royal ressemblerait à l'arène naturelle – ancienne mine de charbon –, du côté de la Glacière, où on lançait des taureaux contre des ours ou des chiens sauvages. Je conseillai à Balzac de prendre le large avant l'impact initial. Ce qu'il fit sans oublier ses livres et dans l'indifférence générale, les hommes de main attendant le choc, comme moi.

Je laisserai entre parenthèses les événements immédiats qui s'ensuivirent, car ils furent plus constitués de matière que d'art.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÉ
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2025